

Acadie : tradition et modernité

Henri-Dominique Paratte

Université Acadia

Dans une nouvelle encore inédite, intitulée *Le Corbeau*, l'écrivain Pierre Gérin, d'Halifax, nous présente le cas de conscience du Professeur Lefort, chercheur inlassable en textes acadiens anciens, « constamment en quête de vieux textes imprimés dans de petits journaux disparus depuis longtemps, de manuscrits oubliés dans les greniers des particuliers, dans les écoles désaffectées, dans les clochers d'église, tous documents menacés, à l'en croire, par les incendies, les travaux de démolition ou de réfection des vieux immeubles, et surtout par l'ignorance des citoyens. » Or ne voilà-t-il pas que la Tentation en personne surgit devant lui, en la personne de Céline Arsenault, qui tient en main un vieux cahier d'écolier, de toute évidence une antiquité écrite en français. « Le professeur Lefort s'imaginait déjà avec le vieux cahier dans les mains : tels les savants penchés sur les manuscrits de la Mer Morte, il étudiait, commentait et publiait le plus ancien texte franco-acadien connu ; il le présentait au congrès annuel des Sociétés savantes ou mieux, au prochain colloque international acadien ; son nom entrait dans l'histoire littéraire. » Ce travail de découverte, Pierre Gérin l'a réalisé lui-même en nous révélant l'existence de Marichette — une Sagouine avant la Sagouine — au début du vingtième siècle, et en éditant avec soin un texte de Pascal Poirier lui aussi écrit dans cette langue savoureuse et riche que l'on désigne tantôt comme *parler acadien*, *langue acadienne*, ou *franco-acadien*, à qui Antonine Maillet a conféré ses lettres de noblesse littéraire tant au théâtre que dans le roman, mais qui est, avec des variantes, bel et bien la langue parlée d'une population distincte, du premier groupe d'origine européenne à avoir acquis, voilà plus de trois siècles, une identité nord-américaine.

En 1978, un groupe d'étudiants et de chercheurs parrainés par l'Entraide Universitaire Mondiale du Canada, l'EUMC, intitulait son rapport final « À la recherche de la Nouvelle-Acadie. » En ce qui touche à la littérature, deux remarques frappent d'autant plus qu'elles ne sont

pas — comme c'est trop souvent le cas — dues à des Acadiens ou Acadiennes écrivant sur d'autres Acadiens ou Acadiennes. Pour Christiane Beaupré, « ...au-delà de la tradition orale, on sent une moins grande fougue. Ainsi, la littérature acadienne compte encore relativement peu d'oeuvres et d'auteurs marquants... »(20). Que de changements depuis ! En 1978, en effet, l'institution littéraire acadienne en est encore à ses débuts. Les éditions d'Acadie n'existent que depuis 1972, et sont, à toutes fins pratiques, le seul éditeur littéraire dans un paysage où il est difficile d'en imaginer un autre. L'idée de fonder toute une carrière universitaire sur la recherche ou l'enseignement en littérature acadienne semble relever d'une vision mythique plus que d'une vision réelle. Une oeuvre domine, encore que le prix Goncourt 1979 de *Pélagie-la-Charrette* reste à venir. Il s'agit de celle, bien sûr, d'Antonine Maillet, connue avant tout comme dramaturge, mais ayant déjà, avec *Don L'Orignal* (1972) et *Mariaagélas* (1973) transféré dans l'espace du roman de langue française les trois éléments majeurs d'une oeuvre somme toute fort novatrice à cet égard : la valorisation comme instrument littéraire du parler acadien ; la critique ironique mais cinglante des structures sociales qui condamnent un peuple à l'immobilité ; le dessin, intense et parfois caricatural, de personnages féminins forts en gueule et plus grandes que nature. Même si, pour des raisons d'ordre historique et économique, la grande « Tonine » publie au Québec et en France, et point ou presque point en Acadie, l'Acadie, cette petite Acadie des Maritimes où l'on compte moins de 300,000 personnes, se trouve tout d'un coup reconnue et considérée.

Dans notre rapport de 1978, on peut également lire, sous la plume de Luz Piedrahita, que « malgré [des] regroupements de plus en plus organisés, un certain régionalisme culturel persiste. Il semble qu'il soit encore difficile de s'identifier pleinement à une Acadie éparpillée »(21). Cet éparpillement, cet exil au coeur de l'Acadie, on le trouvait dans le film *Abandonnée* d'Anna Girouard en 1975, où la crise économique menaçait de vider les régions acadiennes au profit des États-Unis ou du Canada dit central, on le trouve toujours dans le film *Le Taxi Cormier* d'Herménégilde Chiasson en 1990, on le retrouve dans la pièce *L'Exil d'Alexa* du même Herménégilde Chiasson en 1993.

Pourtant, bien des choses ont changé. Le fait que l'on parle de cet exil, qu'on l'écrive, qu'on le filme, qu'on se soit donné des structures pour lutter contre l'éparpillement, prouve que l'Acadie est bien, tant aux niveaux littéraire et culturel qu'aux niveau politique ou social, une réalité dont tous ces facteurs concourent à faire aussi une identité, cette « Nouvelle-Acadie » qui est toujours, et heureusement peut-être, du

domaine du possible. On a tellement, en effet, pendant longtemps, répété à ce peuple que son anniversaire devait, avant tout, être l'anniversaire de sa mort et de son éclatement en 1755, que l'Acadie était devenue non seulement l'Acadie du discours, pour reprendre le titre du volume que consacrait Jean-Paul Hauteceur au nationalisme traditionnel, mais l'Acadie du mythe et du musée, l'Acadie de la consécration, l'Acadie de l'immobilisme ! Herménégilde Chiasson, encore lui, a cristallisé cette image dans le poème désormais classique intitulé *Eugénie Melanson* :

Aujourd'hui, vous êtes tous ici,
Vous êtes emprisonnés, toi, les médailles du Vatican,
le tableau de la déportation, le drapeau de lin que
Monseigneur Richard avait fait faire, et tous tes rêves
qui vivent derrière les vitres de cette grande cage à
nostalgie...
Tu aurais dû te réveiller, Eugénie Melanson,
Mais tu t'endormis dans ton corps...
Tu t'endormis en rêvant à de nouvelles déportations.

Il est facile de déterminer les grandes périodes de l'évolution acadienne : fondation de l'Acadie française à Port-Royal en 1605, arrivée des fondateurs du peuple acadien à La Hève en 1632, développement d'une culture et d'une société acadienne autonomes dans la Vallée d'Annapolis et quelques autres régions des Maritimes jusqu'aux années 1750. Retour et renaissance après la déportation, à partir de 1760, un peu partout sur ce territoire maritimien qui avait tant marqué l'imaginaire collectif de ces gens attachés à leurs terres, peut-être pas au degré de relation sacrée avec celle-ci qui caractérisait les Amérindiens, mais à un degré très fort. Renforcement des villages, et premières actions collectives au cours du dix-neuvième siècle, alors que l'Acadie est désormais, plus que jamais, minoritaire, et souvent silencieuse : le tout, au terme de ces *Cent Ans dans les bois* auxquels Antonine Maillet a consacré un roman, cent ans de solitude, si l'on peut dire, qui voient l'affirmation solide d'une tradition acadienne présente aujourd'hui dans les paysages, le Village Historique Acadien près de Caraquet, les contes, les légendes, les plaintes, le tout culmine dans les Conventions Nationales qui, des années 1880 aux années 1970, marquent bien la volonté et la nécessité d'une action concertée. Et puis, alors que le vieux nationalisme s'essoufle, alors que l'histoire, la tradition, les coutumes ne servent plus à nourrir les rêves d'une jeunesse en quête de modernité, d'américanité, de

renouveau, les années 1970 font basculer l'Acadie de plain-pied dans ce monde moderne, même dans les villages les plus reculés, par l'avènement imparable de l'âge de l'électronique. Menace, sans doute, comme Jacques Savoie le disait dans son premier roman (et scénario de film), *Raconte-moi Massabielle*, s'il s'agit d'absorber aveuglement ce qui se fait ailleurs ; aide, par contre, si peu à peu l'espace électronique qui nous est ouvert permet à de petites communautés (et l'Acadie, à l'échelle de la francophonie, n'a qu'une grandeur toute relative) de se découvrir en communiquant avec le monde.

Depuis les années 1960 où l'un des siens devenait premier ministre d'une province encore fortement marquée par des attitudes loyalistes peu francophiles, depuis cette « ère Robichaud » qui fut au Nouveau-Brunswick un peu l'équivalent de la « Révolution tranquille » au Québec, le chemin parcouru a été considérable. Multiplication, souvent au milieu des pires difficultés, des organes de presse ; multiplication, impensable encore il y a quelques années, de maisons d'édition ; développement croissant de programmes scolaires, et constitution, malgré des résistances farouches, d'un système homogène dans les diverses provinces ; on pourrait continuer. En Nouvelle-Écosse, l'année 1993 marque le vingt-cinquième anniversaire de la constitution de la Fédération des Francophones de la Nouvelle-Écosse, devenue en 1972 la Fédération Acadienne de la Nouvelle-Écosse, et dont les efforts, depuis vingt-cinq ans, résument bien les multiples tendances qui constituent l'espace acadien : volonté de lutter contre l'éparpillement et la dispersion, de reconnaître et de faire reconnaître l'existence d'un espace, d'un territoire acadien — réel autant que symbolique — volonté d'affirmer l'importance de ne pas oublier le passé et les traditions tout en ayant résolument un parti-pris de modernité. À des degrés divers, le même phénomène se vérifie dans tous les coins de l'Acadie, ce « pays » en morceaux plus ou moins homogènes, cette province qui n'en est pas une, et qui pourtant existe bel et bien ; il se vérifie aussi dans tous les secteurs, dont la littérature est peut-être le baromètre. En vingt ans, depuis la fondation des Éditions d'Acadie, le paysage a bien changé : si les Éditions d'Acadie sont aujourd'hui une des maisons d'édition les plus dynamiques des Maritimes, toutes langues confondues, il en existe d'autres à présent, qui concourent toutes à développer un paysage imaginaire et symbolique, mais aussi, de façon très matérielle, permettent un développement de cette économie de la culture par laquelle une nation peut affirmer son autonomie culturelle.

En 1972, il n'existait pas d'associations d'écrivains, peu ou pas de regroupements culturels, pas d'éditeur à proprement parler. On parlait peu d'écriture acadienne dans l'enseignement, fût-il universitaire ou autre — et l'autre restait, dans deux provinces au moins, profondément mûtiné d'instruction dite « bilingue », c'est-à-dire anglophone. Les « institutions » acadiennes, Société l'Assomption, Caisses Populaires, Université de Moncton, Université Sainte-Anne, étaient loin de connaître l'importance qu'elles ont prise aujourd'hui. Politiquement, bien des choses étaient loin d'être acquises ; la vie acadienne, dans bien des cas, c'était le « tableau de back yard » et le « chiac » auxquels Guy Arsenault devait donner forme poétiquement avec *Acadie-Rock*, où se lisait la problématique particulière à l'Acadie dans l'espace urbain de Moncton en particulier.

Depuis, que de chemin parcouru ! La littérature acadienne, comme la littérature québécoise, s'est diversifiée : l'oeuvre de Serge Patrice Thibodeau, qui s'inscrit dans la lignée d'une poésie profondément baroque, souvent mystique, proche à certains égards de Saint-Denys Garneau auquel il a consacré récemment un essai, n'enlève rien à des oeuvres plus marquées par l'espace géographique acadien, et la prose poétique d'Herménégilde Chiasson peut, sans se renier, céder la place à des textes très courts ou à une versification plus classique, tandis que subsiste, cachée dans l'écriture de Dyane Léger, le rythme profond qui animait les conteurs et conteuses de la région de Kent, voire d'autres régions d'Acadie, sans qu'elle ait à recourir aux formules du conte lui-même. On parle de littérature acadienne dans les écoles, dans les universités, dans les Maisons de la Poésie à Paris ou à Namur, voire dans les pages de *LittéRéalité*. Si la poésie a permis de déterminer un certain espace collectif, qui couvre, de plus en plus, toute l'Acadie et non la seule région de Dieppe-Moncton, par contre le roman, voire la nouvelle, se sont eux aussi diversifiés : les romans historiques, dont le plus connu est *Le Feu du mauvais temps* de Claude Lebouthillier, donnent enfin à l'Acadie une vision d'elle-même qui ne soit pas due à la plume d'Américains, de Québécois ou de Français, et qui va généralement plus profond dans le vécu passé que ne le pourrait une vision étrangère. Avec le film *Les Secrets de Jérôme*, premier film de long métrage en Acadie, Phil Comeau nous offrira en 1994 une nouvelle réflexion sur la vie acadienne au dix-neuvième siècle. C'est que, parallèlement à l'exploration de la modernité sous toutes ses formes, le passé acadien, longtemps silencieux, longtemps occulté, est lui aussi l'objet d'une découverte qui n'appartient pas seulement aux scientifiques, aux érudits, à ceux qui consacrent à

l'Acadie les 878 pages de l'*Acadie des Maritimes* qui voit le jour en cette fin novembre 1993. A travers sa littérature, depuis vingt ans, un peuple s'est affirmé, aux yeux du monde sans doute, mais aux siens propres, avant tout. Écrire, c'est avant tout parler, qu'il s'agisse de la jouissance verbale véhiculée par les oeuvres d'Antonine Maillet, ou de la réserve verbale sur un fond de silence portée par les textes de France Daigle, qu'il s'agisse des romans-témoignages auxquels travaillent Réjean Roy ou Anna Girouard, des essais de Michel Roy, de Jean-Marie Nadeau ou d'Albert Dugas, voire des livres pour enfants ou adolescents, de *Bernard le Homard* de Germaine Comeau à *Grandir à Moncton* d'Yves Cormier.

Depuis les années 1960, l'Acadie s'est donné son visage. Les rides, car son existence remonte bien à un *empremier* vieux de quatre siècles, y sont le complément nécessaire de l'éclat du regard, de la sensualité des lèvres, de la force et de la beauté de la voix. Le 14 décembre 1973, Jules Chiasson, animateur de théâtre et aujourd'hui producteur de Radio-Canada à Halifax, écrivait après avoir entendu Antonine Maillet parler à l'Assemblée annuelle de la Fédération acadienne de la Nouvelle-Écosse :

En écoutant Antonine Maillet donner sa conférence à l'assemblée annuelle de la F.A.N.E., des frissons passaient en moi, et des larmes de joie coulaient sur mes joues. J'étais tellement content de voir qu'après des siècles de silence, les pauvres Acadiens s'exprimaient... (*Le Petit Courrier*)

Aujourd'hui, il est plus nécessaire que jamais de s'exprimer, mais il est, plus que jamais, possible de le faire, et sans qu'écrire en Acadie soit une manière de s'enfermer à tout jamais dans un ghetto régionaliste. Petite nation, l'Acadie, dans toute la diversité de ses secteurs et de ses régions, se révèle aujourd'hui plus riche que jamais. Ce numéro spécial s'en veut un reflet, en cette fin d'année 1993.